

EDICIONES HISPANOGALIA
COLECCIÓN LA VOZ DE AL LADO / EL ECO DEL OTRO LADO
DIRIGIDA POR JAVIER PÉREZ BAZO

Poesía / Poésie, de Claudio Rodríguez



© De Poesía / Poésie, Clara Miranda

© De la traducción, Laurence Breyse-Chanet

© 2005, Consejería de Educación, Embajada de España en Francia /
Ministerio de Educación y Ciencia,

Secretaría General Técnica

NIPO: 651-05-334-0

Diseño de la colección: Antonio Ramos

Pedidos y distribución:

Centro de Recursos

34, Boulevard de l'Hôpital 75005 Paris

Tel: 0147074858 Fax: 0143371198

@: centrorecursos.fr@mec.es

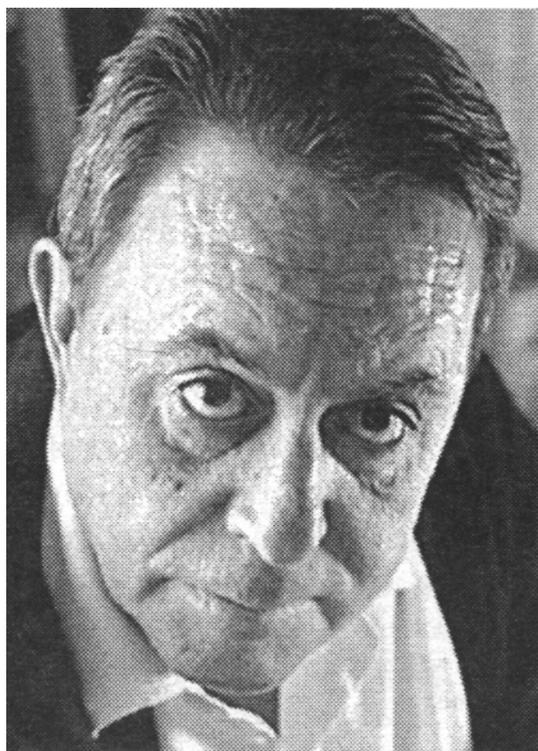
Todos los derechos reservados. No se permite la reproducción total o parcial de este libro, ni su incorporación a un sistema informático, ni su transmisión en cualquier forma o por cualquier medio, sea éste electrónico, mecánico, reprográfico, gramofónico u otro, sin el permiso previo y por escrito de los titulares del copyright.

Claudio Rodríguez

POESÍA / POÉSIE

Traducción de:
LAURENCE BREYSSE-CHANET

CONSEJERÍA DE EDUCACIÓN
EMBAJADA DE ESPAÑA EN FRANCIA
PARÍS, 2005



L'ivresse et la clarte du chant

(Sur la poésie de Claudio Rodríguez)

LAURENCE BREYSSE-CHANET
Université IV-Sorbonne

*La nuit tombe. Et qu'importe.
Tout est pareil, tout est nouveau.*
C. R.

Prolonger par quelques traductions l'émerveillement que m'a causé la découverte de *Don de l'ébriété* [*Don de la ebriedad*] de Claudio Rodríguez, et faire connaître en France ce poète *inouï* : tel fut mon propos lorsqu'en 1992, j'ai publié une première version de quatre fragments de ce recueil dans la revue de poésie *Polyphonies*¹. Six ans après la mort de Claudio Rodríguez, Javier Pérez Bazo m'ouvre maintenant ces pages, dans lesquelles je voudrais que résonne ma ferveur renouvelée pour l'œuvre d'un des plus grands poètes espagnols de la seconde moitié du XX^{ème} siècle – et ma reconnaissance envers celui qui m'offre ici l'hospitalité.

Le 23 juillet 1999, au lendemain de la mort de Claudio, les principaux poètes espagnols se donnaient rendez-vous dans la presse pour lui rendre unanimement hommage. « Vie et œuvre accomplies » pour Francisco Brines, « Une inspiration durable » selon Pere Gimferrer, tandis qu'Antonio Colinas célébrait « La terre universalisée », et que Carlos Bousoño rappelait « L'émerveillement précoce » de celui qui commença à écrire le bouleversant *Don de l'ébriété* à dix-sept ans. « Totalité respirée », un titre de circonstance lui aussi, bien sûr, proposé par Jaime Siles – mais qui reflète bien l'inépuisable leçon de vie que nous offre le chant de Claudio Rodríguez, le

¹ Je fais allusion à mes traductions de *Don de l'ébriété* publiées dans *Polyphonies*, n°14, « Le jardin », hiver-printemps 1992, p. 52-59. J'en propose ici une nouvelle version. Je signale l'existence de traductions de Claudio Rodríguez par Lionel Destrumau dans *Prétexte* (n°2, janv.-fév. 1995).

« poète de la clarté »². C'est à cette étonnante présence que je voudrais rendre sensible le lecteur, en lui faisant connaître quelques traits de la vie de Claudio, sa situation parmi les poètes de son époque, ses principales œuvres. J'espère éclairer de la sorte mes choix pour cette petite anthologie. J'ajoute enfin quelques orientations bibliographiques, afin de conduire à l'œuvre même, qu'il faut lire car elle est tout simplement source d'une *autre* vie : « émanation de la vie » et « révélation »³.

Claudio Rodríguez naît à Zamora, dans la province de Castilla-León, le 30 janvier 1934. Il côtoie très tôt la mort, puisqu'à trois ans, il assiste avec son père à une fusillade contre les murs du cimetière de la ville. Outre les souvenirs violents qui marquent un enfant, des deuils ponctuent à leur tour son destin : il perd son père à treize ans – et c'est le début de ce qu'il appelait, comme le rapporte Fernando Yubero⁴, sa « manie marcheuse », qui le poussait à se perdre pendant des jours à travers champs, au rythme d'un cheminement que l'on *entend* dans sa poésie –. Plus tard, le deuil de ses deux sœurs, de sa mère et de son frère marqueront sa vie et son œuvre (le dernier texte que j'ai retenu est inspiré par la mort d'une de ses sœurs). Comme le poète José Ángel Valente, les circonstances historiques le mènent à l'exil volontaire, en Angleterre, où il est lecteur de 1958 à 1960 à Nottingham, puis à Cambridge, avant de revenir avec Clara, sa femme, s'établir en Espagne, à Madrid, en 1964. Son intérêt pour la poésie européenne s'exprime dans ses traductions de la poésie de T. S. Eliot, en 1966.

Son premier recueil, *Don de l'ébriété*, commencé à dix-sept ans, paraît en 1953, lorsqu'il a dix-neuf ans. On pense bien sûr à la stupéfiante précocité de

² Pour ces hommages, on pourra consulter en particulier *La Razón* du 23/VII/1999, p. 29-32, pages auxquelles je me réfère ici. Je pense encore au supplément de *La Razón* du 25/VII/1999, p. 3-5 et 12, ou à *El País* du 23/VII/1999, p. 30-32.

³ Je me réfère à un article-hommage d'Antonio Gamoneda (l'un des plus grands poètes espagnols lui aussi, que les lecteurs français peuvent découvrir en particulier grâce aux récentes traductions de Jacques Ancet publiées en bilingue, aux Editions José Corti, en 2004, *Blues castillan* et *Description du mensonge*, à la suite de *Pierres gravées*, publié chez Lettres Vives en 1996), « Las lágrimas de Claudio », *Boletín de la Fundación Federico García Lorca*, n°27-28, 2000, p. 145-148 [« Les larmes de Claudio »].

⁴ Cf. la très belle étude intitulée *La poesía de Claudio Rodríguez (La construcción del sentido imaginario)*, III Premio Internacional "Gerardo Diego" de Investigación Literaria 2003, Valence, Pre-Textos, 2003, p. 47 et 299.

Rimbaud, ou à celle de Guillermo Carnero, qui publiera *Dessin de la mort* [*Dibujo de la muerte*] en 1967, à vingt ans. José Angel Valente, qui a alors vingt-quatre ans, vient de publier son premier recueil, *En guise d'espérance* [*A modo de esperanza*]. La seule espérance, dans ces années où le franquisme impose sa loi, c'est l'expression, voilée à cause de la censure, de l'angoisse collective et personnelle : « un cheminement aveugle, une parole nue, avec le moins d'images possible », comme le note Jacques Ancet, traducteur de l'œuvre de Valente en français⁵. Il importe de réunir les noms de Claudio Rodríguez, José Ángel Valente, Francisco Brines, Antonio Gamoneda (dont le nom ne s'impose que plus tard, en raison de son isolement volontaire dans le León), car ils redonnent son essor à la poésie espagnole, en la situant clairement en marge de la poésie étroitement sociale et du pathétisme existentiel ou religieux de ces années d'après-guerre. Si la génération de 50 existe, c'est une génération de l'écart, dont la parole se veut acte de connaissance et de découverte, dans une quête du fondement de l'être.

Or dès son premier livre, qui reçoit le Prix Adonais, Claudio Rodríguez réalise un absolu : il s'écarte de l'écart, et s'impose par l'évidence de son chant incantatoire. Chez aucun autre poète on ne retrouve une pareille écriture de l'émotion, de la participation enchantée au monde, au-delà des déchirures noires du destin. *Pélerin*, homme du cheminement mais aussi homme étrange, d'ailleurs, même si la terre du León est bien pour lui une terre charnellement natale, en résonance avec le corps du marcheur, comme il l'annonce en célébrant la seule voix qui lui restera peut-être un jour, « la seule intimité bien apaisée / qui déposerait sur mes yeux une foi de cep » : un écho rimbaldien, et Rimbaud était de fait son unique lecture d'alors, affirme Claudio, qui cite en épigraphe, après Jean de la Croix, cinq mots de la *Comédie de la Soif* de Rimbaud, « ...ou le pays des Vignes ? »-. En effet, le regard porté sur le monde relève du mode contemplatif de l'extase, de l'ébriété intense et passagère, source d'illumination des choses et de la parole, sous le signe de la lumière. Claudio Rodríguez s'est expliqué sur le sens de la clarté, clef de voûte de son premier ouvrage, mais des autres aussi : « Ce

⁵ José Ángel Valente, *L'innocent*, suivi de *Trente-sept fragments*, trad. et préd. de Jacques Ancet, Paris, François Maspero, 1978.

n'est pas seulement la lumière, c'est aussi quelque chose de spirituel (une fulguration intérieure, un resplendissement). »⁶

En 1971, dans son prologue à *Poesía 1953-1966*, Carlos Bousoño, qui a lu le manuscrit de *Don de l'ébriété* un an avant sa publication, souligne l'originalité de la diction de Claudio Rodríguez, sa perfection, empreinte d'un « réalisme métaphorique ». Or il est vrai que dès le premier vers du premier fragment (qu'il m'a paru indispensable de faire connaître au lecteur), tout semble donné, en une offrande mystérieuse, inquiétante presque car il faut maintenant en découvrir la portée, et c'est là tout le sens de l'œuvre : ce don renvoie à l'illumination du monde et à celle de la conscience, selon un double sens symbolique, qui implique toujours une double lecture, par-delà l'accès si direct, simple en apparence, à chaque poème. De plus en plus *incrées*, les êtres se déprennent de leur existence antérieure, prennent corps dans la voix, au fil des hendécasyllabes, fluides et réguliers, emplis de l'ivresse de l'être arraché à lui-même. C'est cette offrande à l'air, où confluent l'être, le cosmos et la parole de poésie, que chante le fragment IX qui clôt le premier des trois chants, sous le signe de la dépossession la plus totale, quand le corps et le poème voudraient *être* hostie, pure offrande au monde. Sur le total de dix-neuf fragments, j'ai aussi retenu les deux derniers, point d'orgue qui achève le troisième chant, ou plutôt mouvement de retour qui l'offre à l'infini, comme le mouvement de la noria, puisque qu'après le jour reviennent l'ombre et la mort, d'ailleurs présentes dès les premiers vers du recueil :

Vais-je vivre ? L'ébriété finit-elle
si vite ? Ah... et maintenant comme
je vois les arbres, qu'il reste peu de jours...

La brûlure est double, celle de l'intensité de l'éblouissement, et celle de la conscience de son éphémérité. Claudio Rodríguez a volontiers reconnu le ton « irrationnel » de ces poèmes, qui ne disparaîtra jamais de son univers. La ponctuation interrogative ou exclamative traduit le vacillement de l'être

⁶ Propos repris dans Juan Carlos Suñén, « Notas para un mapa semántico de Claudio Rodríguez », *RHM*, XLVI, juin 1992, New York, p. 258-260. C'est moi qui traduis, comme pour toutes les autres mentions en français dans cette présentation, sauf précision contraire.

engagé physiquement dans cette expérience d'illumination, où la voix connaît l'extase mais se brise aussi avant de renaître.

A ce cantique complexe au-delà de son immédiateté, unanimement célébré par la critique espagnole de l'époque, succède un deuxième recueil en 1958, *Conjurations* [*Conjuros*]. Le titre dit assez le pouvoir conféré à la parole poétique et sa tâche. Au fil des poèmes et des livres, le moi errant, toujours en mouvement, dépris, dépossédé – proche par là du sujet mystique qui, comme le rappelle Bernard Sesé⁷, est toujours un transgresseur –, hésite à entrer dans la ville. Le recueil suivant, *Alliance et condamnation* [*Alianza y condena*], de 1965 (Claudio Rodríguez a toujours insisté sur la lenteur de son écriture) reçoit le Premio de la Crítica. Le locuteur chemine dans la difficile épaisseur du monde, prisonnier des tensions de l'histoire et de la douleur de la finitude. On pense à quelques titres évocateurs, « Nuit sur la quartier », « Nuit sur la niege », « Sans lois » ou « Ce qui n'est pas rêve », tous placés sous le signe de « l'heure de douleur ». La lumière n'est plus offerte cosmiquement mais incessamment cherchée parmi le doute et le naufrage, dans la dépossession – « Car nous ne possédons pas » est le titre, essentiel, du troisième poème du premier des quatre livres –, jusqu'à la conquête de l'hospitalité, dans l'ode finale. Une « Ode à l'hospitalité » qu'à vrai dire seule rend possible, tel un diptyque, l'« Ode à l'enfance » qui la précède. Celle-ci établit que l'origine est la « seule vraie vie de l'homme », affirmation définitive au terme d'une suite de poèmes au mouvement incertain d'avancées et de reculs. Seules cette pureté et cette innocence, moins retrouvées que fondées par le poème, rendent possible la seconde ode.

La conjuration du mal a donc lieu sur fond de quête morale, qui confère à l'imagination une véritable gravité, celle du poids de la révélation de la personne, corps et âme, « sans recoins, / toujours vers l'aube », car pour Claudio Rodríguez « l'art est toujours moral ». Après le « purgatoire » d'*Alliance et condamnation*, selon la juste expression de Fernando Yubero⁸, la tension créatrice entre l'élan ascensionnel et l'engagement moral se poursuit avec *Le vol de la célébration* [*El vuelo de la celebración*] de 1976. Force hospitalière, la parole

⁷ Bernard Sesé, « Poétique de l'expérience mystique : le sujet mystique », in « Rencontres à l'Orangerie », 15-16 mai 1992, *Cantique Spirituel*, p. 63-77.

⁸ Fernando Yubero, *La poesía de Claudio Rodríguez (La construcción del sentido imaginario)*, op. cit., p. 171.

contemple à nouveau le monde, comme dans *Don de l'ébriété*. Mais si elle célèbre en toute présence une épiphanie, c'est maintenant avec beaucoup plus de gravité. J'ai voulu que mon choix de textes reflète tout d'abord la réinvention de l'ancrage heureux dans le cycle de la nature et dans la célébration des choses. Tel me semble être le sens de l'apostrophe au « Prunier sauvage », arbre et poème, qui répond par la dimension du don, tout comme le papier en sa danse réelle et métaphorique. Chez les hommes, la menace de la tromperie demeure toujours latente, avant la transfiguration par la vision poétique ; ainsi, celle de la rilkéenne « Musique silencieuse ». Face à l'être aimé, le chant véritable ne s'élève que dans la rencontre matérielle avec sa voix charnellement perçue, logée dans son corps, « entre le poumon et le larynx », d'où jaillit le pur timbre, au-delà du mensonge des mots : « Je n'en veux que le son », déclare le sujet poétique de « Voix sans perte ». Quant à l'« Elégie de Simancas », quatrième et dernière partie du recueil, elle contribue au redéploiement du chant, après les pesanteurs imposées par la prise en charge de toutes les forces et les tensions du monde. Le poème est ancré dans l'évocation précise de l'histoire, puisque c'est une « *Elegía desde Simancas* » – depuis Simancas. J'ai opté pour la traduction de l'adverbe *desde* par *de*, préposition qui m'a paru pouvoir donner vie au lieu même, qui s'affirme ainsi à sa façon, dans une autre tradition, comme sujet de parole. En effet, en ce lieu historiquement central, situé près de Valladolid, sont concentrées les archives les plus fondamentales de l'Espagne. Le sous-titre désigne l'histoire comme *Historie*, majuscule qu'exprime le poème tout entier, par son inscription de l'histoire dans le chant. S'il ne saurait offrir de résolution, le poème est construit comme une voûte intégratrice où trouvent place les souffrances des hommes.

En 1983, l'année de la publication de la somme *Depuis mes poèmes* [*Desde mis poemas*], Claudio Rodríguez obtient le Premio Nacional de Poesía. Il reçoit en 1986 le Premio de las Letras de Castilla y León, et le 17 décembre 1987, est élu comme successeur de Gerardo Diego à la Real Academia Española. Extrêmement populaire, comme le prouvent les nombreuses éditions d'anthologies de son œuvre à destination scolaire, il demeure étranger à ces succès, continuant à se tenir en marge des milieux littéraires, indépendant vis-à-vis des différents clivages poétiques propres à son époque. En 1991, *Presque une légende* [*Casi una leyenda*], le dernier recueil de Claudio Rodríguez, est considéré par vingt-quatre critiques interrogés par *El Mundo*

comme le meilleur livre publié dans l'année. Qu'entendre par ce titre ? L'adverbe peut renvoyer à l'incessant cheminement qu'est l'œuvre, mouvement *vers* sans cesse reconduit, infini de par ce fait⁹. La légende achevée serait l'autre vie, quand la vie même n'est plus. Car si cette vie possédait sa légende totale, elle perdrait son épaisseur, que la parole poétique de Claudio Rodríguez ne cesse de solliciter : on pense ici au titre du poème liminaire de la première partie, « Révélation de l'ombre ». C'est pourquoi de la « clarté nocturne »¹⁰ de *Presque une légende*, je retiens ici le dernier poème, « Secrète », écrit lors de la mort d'une des sœurs de Claudio, mais qui pourrait aussi s'appliquer au moi lointain de dix-sept ans, « Toi qui ne savais pas... », porté par la seule clarté de son élan, de son ivresse. Depuis son impatiente ferveur, où elle courait peut-être le risque de se perdre en perdant le monde, la voix s'est lentement changée, amplifiée plutôt, elle habite plus profondément le corps fini, se pose sur son souffle, et jusqu'au dernier *secret*, elle l'accompagne vers son horizon : « révélation ».

Le discours de réception à la Real Academia Española de Claudio Rodríguez avait pour titre « La poésie comme participation : vers Miguel Hernández » [« Poesía como participación : hacia Miguel Hernández »]¹¹. Car la poésie naît « d'une participation que le poète établit entre les choses et l'expérience qu'il en a dans le langage ». Antérieure à toute scission, cette participation est inséparable de la contemplation et de l'expression, les deux sources du chant, qui en ses diverses évolutions n'en demeure pas moins profondément unitaire, tout comme l'être est toujours et en même temps « le Connu et l'Inconnu »¹². Dans son élan et dans ses brisures, la voix de Clau-

⁹ Je partage ici l'analyse de Luis M. García Jambrina et de Luis Ramos de la Torre, dans *Guía de lectura de Claudio Rodríguez. Hacia sus poemas*, Madrid, Ed. de la Torre, 1988, p. 129.

¹⁰ Je cite Fernando Yubero, *La poesía de Claudio Rodríguez (La construcción del sentido imaginario)*, op. cit., p. 195-238.

¹¹ « Poesía como participación : hacia Miguel Hernández », Madrid, Ayuntamiento de Zamora, 1992.

¹² Ces propos de Claudio Rodríguez sont rapporté avec émotion par Antonio Gamoneda dans l'article déjà cité : « Claudio me dit : "Tu as raison. Le connu est, toujours et en même temps, l'inconnu, et cela se retrouve dans mon écriture." C'est la seule fois de notre vie que nous avons parlé de poésie. Que l'être soit en même temps le Connu et l'Inconnu, c'est ce que la littérature ne peut communiquer. La littérature est représentation ; la poésie est révélation. » Est-il un meilleur hommage à la poésie et à Claudio Rodríguez ?

dio Rodríguez est celle d'un pèlerin pour qui la parole de poésie est fondamentalement *palabra*, parole écrite et orale aussi bien, prise de possession de l'espace du monde comme de la page, proche en cela d'Antonio Machado. Leur retour est le même à la tradition de la poésie primitive, inséparable de la notion de cheminement, déplacement dans l'espace commun, mais aussi nomadisme intérieur, selon les agitations de l'être, voué à un pèlerinage au cours duquel la voix aborde des rivages inconnus¹³. Chez Antonio Machado, l'image du « blanc chemin » des *Champs de Castille* [*Campos de Castilla*] va bien souvent de pair avec un « amer cheminement ». Poète qui chemine lui aussi, Claudio Rodríguez a choisi pour son écriture la couleur des chemins machadiens : c'est dès le troisième livre de *Don de l'ébriété* qu'apparaît la « blanche écriture » du poème. Mais plus encore qu'une écriture, c'est une voix infiniment souple et mouvante, dansante, qui porte Claudio, et qui permet à l'homme dépossédé de toujours faire retour à l'être. Sa poésie demeure une poésie de l'aube, parce qu'elle a traversé toute la nuit du moi et du monde. Poésie fidèle aux harmonies mystérieuses de Fray Luis de León, et dont le souffle conserve une dimension religieuse – moins en sa dimension sacrée que dans un retour à l'étymologie *religare*, relier –, où l'on retrouve l'idée chère de participation, antérieure à toute scission¹⁴ :

Car le chant n'est que
parole d'hospitalité : celle qui sauve
bien qu'elle laisse la blessure.¹⁵

¹³ Sur cette dimension du pèlerinage, inséparable de la tradition orale, qui traduit une « irrégularité envers l'univers, envers soi, envers Dieu même », cf. Paul ZUMTHOR, *La Lettre et la Voix*, « De la littérature médiévale », Paris, Seuil, 1987, p. 103 sq. Il est intéressant de noter ici que Claudio Rodríguez avait rédigé sous la direction de Rafael de Balbín Lucas un mémoire de licence intitulé *El elemento mágico en las canciones de corro infantiles castellanas* [L'élément magique dans les rondes enfantines castillanes].

¹⁴ « Les vrais poètes d'aujourd'hui ont la même expérience que [...] les Prophètes d'Israël, qui, sous l'impulsion de Yahvé, exprimaient en vers sacrés leurs révélations ou pressentiments [...] et leur lyrisme, s'il est fidèle à sa mission, leur ouvre l'Infini » (Alain GUY, *Histoire de la philosophie espagnole*, Toulouse, Association des publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1983, p. 97).

¹⁵ Claudio Rodríguez, « Oda a la hospitalidad », III, *Alianza y condena, Desde mis poemas*, Madrid, Cátedra, 1984, p. 194.



Claudio Rodríguez, en el estudio de su casa madrileña, calle Lagasca.

Don de la ebriedad

LIBRO PRIMERO

I

Siempre la claridad viene del cielo;
es un don: no se halla entre las cosas
sino muy por encima, y las ocupa
haciendo de ello vida y labor propias.
Así amanece el día; así la noche
cierra el gran aposento de sus sombras.
Y esto es un don. ¿Quién hace menos creados
cada vez a los seres? ¿Qué alta bóveda
los contiene en su amor? ¡Si ya nos llega
y es pronto aún, ya llega a la redonda
a la manera de los vuelos tuyos
y se cierne, y se aleja y, aún remota,
nada hay tan claro como sus impulsos!
Oh, claridad sedienta de una forma,
de una materia para deslumbrarla
quemándose a sí misma al cumplir su obra.
Como yo, como todo lo que espera.
Si tú la luz te la has llevado toda,
¿cómo voy a esperar nada del alba?
Y, sin embargo –esto es un don–, mi boca
espera, y mi alma espera, y tú me esperas,
ebria persecución, claridad sola
mortal como el abrazo de las hoces,
pero abrazo hasta el fin que nunca afloja.

Don de l'ébriété

LIVRE PREMIER

I

La clarté toujours vient du ciel ;
c'est un don : non pas dans les choses
mais très au-dessus , elle les occupe,
et c'est sa tâche et c'est sa vie.
Ainsi point le jour ; ainsi la nuit
clôt la vaste chambre de ses ombres.
Et c'est un don. Qui rend les êtres
toujours plus incréés ? Quelle haute voûte
les contient en son amour ? La voilà qui s'approche,
il est encore tôt, elle nous entoure
comme toi en tes vols,
elle plane, s'éloigne et, encore lointaine,
rien n'est plus clair que son élan !
Ô clarté assoiffée d'une forme,
d'une matière pour l'éblouir,
en se brûlant elle-même dans son œuvre.
Comme moi, comme tout ce qui attend.
Si la lumière, tu l'as toute emportée,
que vais-je encore attendre de l'aube ?
Et, cependant – c'est un don –, ma bouche
attend, mon âme attend, et tu m'attends,
ivre poursuite et ma seule clarté,
mortelle comme l'étreinte de la faux,
mais étreinte jusqu'au terme sans pitié.

IX

Como si nunca hubiera sido mía,
dad al aire mi voz y que en el aire
sea de todos y la sepan todos
igual que una mañana o una tarde.
Ni a la rama tan sólo abril acude
ni el agua espera sólo el estiaje.
¿Quién podría decir que es suyo el viento,
suya la luz, el canto de las aves
en el que esplende la estación, más cuando
llega la noche y en los chopos arde
tan peligrosamente retenida?
¡Que todo acabe aquí, que todo acabe
de una vez para siempre! La flor vive
tan bella porque vive poco tiempo
y, sin embargo, cómo se da, unánime,
dejando de ser flor y convirtiéndose
en ímpetu de entrega. Invierno, aunque
no esté detrás la primavera, saca
fuera de mí lo mío y hazme parte,
inútil polen que se pierde en tierra
pero ha sido de todos y de nadie.
Sobre el abierto páramo, el relente
es pinar en el pino, aire en el aire,
relente sólo para mi sequía.
Sobre la voz que va excavando un cauce
qué sacrilegio este del cuerpo, este
de no poder ser hostia para darse.

IX

Comme si jamais elle n'avait été mienne,
offrez à l'air ma voix, pour que dans l'air
elle soit à tous et que tous la connaissent
comme un matin ou comme un soir.
Avril ne vient pas pour la seule branche,
et l'eau n'attend pas le seul étiage.
Qui pourrait dire que le vent est à lui,
à lui la lumière, le chant des oiseaux
où resplendit la saison, surtout quand
vient la nuit qui brûle dans les peupliers,
si dangereusement contenue ?
Que tout finisse ici, que tout finisse
maintenant et pour toujours ! La fleur vit
si belle car elle vit peu de temps
et, cependant, comme elle s'offre, unanime,
cessant d'être fleur pour devenir
un pur élan d'offrande. Hiver, même si
le printemps nous oublie, arrache-moi
à moi-même et répands-moi,
pollen inutile, perdu sur la terre,
qui fut à tous et à personne.
Sur le désert ouvert, le serein
est une pinède dans le pin, de l'air dans l'air,
serein pour ma seule sécheresse.
Sur la voix qui avance en creusant son lit,
quel sacrilège celui du corps, celui
de ne pouvoir être hostie pour s'offrir.

LIBRO TERCERO

VII

¡Qué diferencia de emoción existe
entre el surco derecho y el izquierdo,
entre esa rama baja y esa alta!
La belleza anterior a toda forma
nos va haciendo a su misma semejanza.
Y es que es así: niveles de algún día
para caer sin vértigo de magias,
en todo: en lo sembrado por el aire
y en la tierra, que no pudo ser rampa
de castidad. Y así tiene que vernos.
La luz nace entre piedras y las gasta.
Junta de danzas invisibles, muere
también amontonándose en sus alas.
Pero es distinto ya, es distinto, es
tan distinto que puede hacerse nada.
Si breve es el ocaso que alguien hubo
de iluminar, ahora yo de cada
cenit voy mendigando una ladera
como el relente un sol de lo que mana.
Miro a voces en ti, mira ese río
en la sombra del árbol reflejada
igual, lo mismo, entre la diferencia
de emoción, del sentir, que hace la escala
doblemente vital. Leche de brisas
para dar de beber a la eficacia
de los caminos blancos, que se pierden
por querer ir donde se va sin nada.
Ah, destempladme. ¿Quién me necesita?
¿Quién tiembla sólo de pensar que el alba
o algún pájaro vuelan hacia un lado
más suyo? Rama baja y rama alta.
La belleza anterior a toda forma
nos va haciendo a su misma semejanza.

LIVRE TROISIÈME

VII

Quelle différence d'émotion
entre le sillon droit, le sillon gauche,
la branche basse , la branche haute !
La beauté antérieure à la forme
nous figure à sa propre semblance.
Et c'est ainsi : un beau jour, des hauteurs,
pour que sans vertige de magie,
tout soit recouvert : les semailles de l'air
et celles de la terre, condamnées
à l'impureté. Ainsi doit-elle nous voir.
La lumière naît parmi les pierres et les use.
Chœur de danses invisibles, elle meurt aussi
en montant sur leurs ailes.
Mais tout change déjà, tout change, tout
est si différent que ce peut être le néant.
S'il est bref le couchant que quelqu'un
éclaira, de chaque zénith maintenant
je mendie un versant,
comme le serein mendie à son ciel un soleil.
Mon regard à grands cris se perd en toi, regarde ce fleuve
dans l'ombre de l'arbre qui se reflète
exactement sur la différence
d'émotion, de perception, qui rend l'échelle
doublement vitale. Un lait de brises
pour donner à boire à l'efficacité
des blancs chemins, qui se perdent
pour vouloir aller où l'on va sans rien.
Ah, désaccordez-moi. Qui a besoin de moi ?
Qui tremble de penser que l'aube
ou qu'un oiseau volent vers une demeure plus
proche ? Branche basse et branche haute.
La beauté antérieure à la forme
nous figure à sa propre semblance.

VIII

Cómo veo los árboles ahora.
No con hojas caedizas, no con ramas
sujetas a la voz del crecimiento.
Y hasta a la brisa que los quema a ráfagas
no la siento como algo de la tierra
ni del cielo tampoco, sino falta
de ese dolor de vida con destino.
Y a los campos, al mar, a las montañas,
muy por encima de su clara forma
los veo. ¿Qué me han hecho en la mirada?
¿Es que voy a morir? Decidme, ¿cómo
veis a los hombres, a sus obras, almas
inmortales? Sí, ebrio estoy, sin duda.
La mañana no es tal, es una amplia
llanura sin combate, casi eterna,
casi desconocida porque en cada
lugar donde antes era sombra el tiempo,
ahora la luz espera ser creada.
No sólo el aire deja más su aliento:
no posee ni cántico ni nada;
se lo dan, y él empieza a rodearle
con fugaz esplendor de ritmo de ala
e intenta hacer un hueco suficiente
para no seguir fuera. No, no sólo
seguir fuera quizá, sino a distancia.
Pues bien: el aire de hoy tiene su cántico.
¿Si lo oyeseis! Y el sol, el fuego, el agua,
cómo dan posesión a estos mis ojos.
¿Es que voy a vivir? ¿Tan pronto acaba
la ebriedad? Ay, y cómo veo ahora
los árboles, qué pocos días faltan...

(de *Don de la ebriedad*, 1953)

VIII

Comme je vois les arbres maintenant.
Sans feuilles caduques, ni branches
soumises à la voix de la croissance.
Même la brise, qui les brûle par rafales,
ne me semble ni de la terre
ni du ciel, mais exempte
de la douleur d'une vie promise au destin.
Et les champs, la mer, les montagnes,
c'est par-dessus leur forme claire
que je les vois. Qu'a-t-on fait à mon regard ?
Vais-je mourir ? Dites-moi, comment
voyez-vous les hommes et leurs œuvres, âmes
immortelles ? Oui, je suis ivre, sans doute.
Le matin n'est plus, c'est une vaste
plaine sans combat, presque éternelle,
presque inconnue car dans chaque
lieu où le temps était une ombre,
la lumière maintenant attend d'être créée.
Non seulement l'air dépose plus de souffle :
il n'a ni cantique ni rien ;
il reçoit tout et commence à s'étendre
dans sa splendeur fugace de rythme d'aile,
il cherche à creuser juste assez
pour gagner le dedans. Mais aussi
pour effacer toute distance.
C'est fait : l'air d'aujourd'hui a son cantique.
Si vous l'entendiez ! Le soleil, le feu et l'eau
offrent leur pouvoir à mes yeux.
Vais-je vivre ? L'ébriété finit-elle
si vite ? Ah... et maintenant comme
je vois les arbres, qu'il reste peu de jours...

(de *Don de l'ébriété*, 1953)

El vuelo de la celebración

CIRUELO SILVESTRE

Y delicadamente
me estás robando hasta el recién cultivado
de la mirada, pura
canción, árbol mío,
tú nunca prisionero o traicionero.
Hojas color de cresta
de gallo,
ramas con el reposo estremecido
de un abril prematuro,
con la savia armoniosa que besa y que fecunda,
y pide, y me comprende
en cada nervio de la hoja, en cada
rico secuestro,
en cada fugitiva reverberación.

Cuando llegue el otoño, con rescate y silencio,
tú no marchitarás.
Aquí, en la plaza,
junto a tu sombra nunca demacrada,
respiro sin esquinas,
siempre hacia el alba
porque tú, tan sencillo,
me das secreto y cuánta compañía:
en una hoja el resplandor del cielo.

Le vol de la célébration

PRUNIER SAUVAGE

Et délicatement
tu me dérobes jusqu'aux dernières semailles
du regard, pure
chanson, mon arbre,
toi, jamais traître ni prisonnier.
Feuilles couleur crête
de coq,
branches au repos frissonnant
d'un avril prématuré,
dont la sève harmonieuse embrasse, féconde,
demande et me comprend
sur chaque nerf de la feuille, sur chaque
délice du rapt,
sur chaque réverbération fugitive.

Quand viendra l'automne, portant le rachat, le silence,
tu ne flétriras pas.
Ici, sur la place,
près de ton ombre jamais émaciée,
je respire sans murs,
toujours vers l'aube
car toi, si simple,
tu m'offres un secret, une compagnie :
sur une feuille, la splendeur du ciel.

BALLET DEL PAPEL

A Francisco Brines

...Y va el papel volando
con vuelo bajo a veces, otras con aleteo
sagaz, a media ala,
con la celeridad tan musical,
de rapiña,
de halcón, ahora aquí, por esta calle,
cuando la tarde cae y se avecina
el viento del oeste,
aún muy sereno, y con él el enjambre
y la cadencia de la miel, tan fiel,
la entraña de la danza:
las suaves cabriolas de una hoja de periódico,
las piruetas de un papel de estraza,
las siluetas de las servilletas de papel de seda,
y el cartón con pies bobos.
Todos los envoltorios
con cuerpo ágil, tan libre y tan usado,
bailando todavía este momento,
con la soltura de su soledad,
antes de arrodillarse en el asfalto.

Va anocheciendo. El viento huele a lluvia
y su compás se altera. Y vivo la armonía,
ya fugitiva,
del pulso del papel bajo las nubes
grosella oscuro,
casi emprendiendo el vuelo,
tan sediento y meciéndose,
siempre abiertas las alas
sin destino, sin nido,
junto al ladrillo al lado, muy cercano

BALLET DU PAPIER

A Francisco Brines

... Et le papier vole
d'un vol bas parfois, d'autres fois c'est un battement
sagace, à mi-aile,
à la vivacité musicale,
rapace,
du faucon, maintenant ici, dans cette rue,
quand tombe le soir et que s'approche
le vent d'ouest,
encore très serein, apportant l'essaim
et la cadence du miel, si fidèle,
les entrailles de la danse :
les douces cabrioles d'une feuille de journal,
les pirouettes d'un papier de strass,
les silhouettes des serviettes en papier de soie,
et le carton aux pieds patauds.
Tous les emballages
au corps agile, libre et usé,
dansent encore ce moment,
dans l'aisance de leur solitude,
avant de s'agenouiller sur l'asphalte.

La nuit tombe. Le vent sent la pluie
et son rythme s'altère. Et je vis l'harmonie,
déjà fugitive,
du pouls du papier sous les nuages
groseille foncée,
prenant presque son vol,
se balançant, assoiffé,
les ailes toujours ouvertes,
sans destin et sans nid,
près de la brique proche, près

de mi niñez perdida y ahora recién ganada
tan delicadamente, gracias a este rocío
de estos papeles, que se van de puntillas,
ligeros y descalzos,
con sonrisa y con mancha.
Adiós, y buena suerte. Buena suerte.

de mon enfance perdue et juste reconquise
si délicatement, par la rosée
de ces papiers, qui s'en vont muets,
légers et déchaussés,
souriants et tachés.
Adieu, et bonne chance. Bonne chance.

MÚSICA CALLADA

Madera de temblor, sonando en cada veta
fresca, de ocre dorado,
en cada nudo vivo, cerca al tabaco mate,
con su prudencia rumorosa, dando
un toque de aire puro. Y estoy dentro
de esa música, de ese
viento de esa alta marea
que es recuerdo y festejo,
y conmiseración. Rumor de pasos,
con sigilio sorprendente ahora
en las estrías de este suelo, nunca
ciego, de castaño.
Y oigo de mil maneras
y con mil voces lo que no se escucha.
Lo que el hombre no oye. Y toco el quicio
muy secreto del aire, y va creciendo
la armonía, junto con el dolor.
Y oigo la piedra, su erosión, su cántico
interior, sin golondrinas
deseñosas, sin nidos,
porque el nido está dentro, en el granito,
y ahí calienta, y alumbra, hoy en junio,
la cal viva.

Perdona mi ligera
traición de hace dos meses, pero te quiero, ven,
ven tú, ven tú,
y oye conmigo cómo crece el fruto,
porque sin ti no sé,
porque sin ti no amo. Tú ven, ven, oye conmigo,
oye la silenciosa
reproducción del polen, el embrión
audaz de la semilla, su germinación,

MUSIQUE SILENCIEUSE

Bois qui trembles et résonnes dans chaque veine
fraîche, ocre doré,
dans chaque nœud vivant, près du tabac opaque,
à la bruissante prudence, glissant
un souffle d'air pur. Et je suis
dans cette musique, dans ce
vent, dans cette marée haute
qui est souvenir, fête
et commisération. Bruit de pas,
curieusement secret maintenant
sur les stries du sol, jamais
aveugle, du châtaignier.
Et j'entends de mille façons,
avec mille voix, ce qu'on n'écoute pas.
Ce que l'homme n'entend pas. Et je touche le gong
caché de l'air, et l'harmonie
monte, unie à la douleur.
Et j'entends la pierre, son érosion, son cantique
intérieur, sans hirondelles
dédaigneuses, sans nids,
parce que le nid est au-dedans, dans le granite,
où il réchauffe et embrase, en juin aujourd'hui,
la chaux vive.

Pardonne ma légère
trahison voilà deux mois, mais je t'aime, viens,
viens, oui, viens,
et entends avec moi comme pousse le fruit,
car sans toi j'ignore,
car sans toi je n'aime. Viens, viens écouter avec moi,
entends la silencieuse
reproduction du pollen, l'embryon
audacieux de la graine, sa germination,

la flor crecida entre aventura hermosa,
abriéndose hacia el fruto. Pero el fruto
es soledad, vacila, se protege;
con su aceite interior teje su canto
delicado, y de su halo
hace piel o hace cáscara.
Hace distancia que es sonido. ¡Cómo
suenan la almendra, la manzana, el trigo!

El sonido callado. Oigo las calles
generosas e injustas de mi pueblo
como en mi infancia,
en esta fiesta de tus labios, de
tu carne que es susurro y es cadencia
desde las uñas de los pies, sonando a marejada,
hasta el pelo algo gris, como el rumor del agua
quieta o el de los chopos al atardecer.

No sólo estamos asombrados, mudos, casi ciegos
frente a tanto misterio, sino sordos.
Qué vena tan querida,
tan generosa y cruel con su latido.

¿Qué más? ¿Qué más? ¿Es que oiremos tan sólo,
después de tanto amor y de tanto fracaso
la música de la sombra y el sonido del sueño?

la fleur éclore dans sa belle aventure,
qui l'ouvre vers le fruit. Mais le fruit
est solitude, il doute et se protège ;
puisant son huile intérieure il tisse son chant
délicat, et de son halo,
se fait une peau ou une écorce.
Une distance, qui est un son. Comme
résonnent l'amande, la pomme, le blé !

Le son silencieux. J'entends les rues
généreuses et injustes de mon village,
comme dans mon enfance,
dans la fête de tes lèvres, de
ta chair qui est murmure et cadence,
des ongles de tes pieds, où résonne la houle,
à tes cheveux un peu gris, comme le bruit de l'eau
dormante ou celui des peupliers le soir.

Etonnés, muets, presque aveugles
face à un si grand mystère, nous sommes sourds aussi.
Quelle veine tant aimée,
si généreuse et si cruelle dans son battement.

Quoi d'autre ? Quoi d'autre ? N'allons-nous entendre,
après tant d'amour et tant d'échec,
que la musique de l'ombre et le son du rêve ?

VOZ SIN PÉRDIDA

I

Este viento de marzo
da libertad y bienaventuranza.
Como tu voz, que es casi luz, almendra
abierta de misterio y de lujuria,
con sus tonos astutos, tierna y seca, latiendo
tan desnuda que limpia la alegría,
con su esmalte y sus ángulos,
sus superficies bien pulimentadas,
no con arrugas, pero
penetrando en mí siempre,
unas veces sumisa y precavida,
trémula de inocencia otras, y en secreto,
bien sé si turbio o si transparente.
Su oscuridad, su vuelo
a ras de tierra, como el del vencejo
o a medio aire, como el de la alondra,
su ronquera nocturna, y ese viento de marzo
entre tu voz, y la ciudad, y el tráfico...

Su terreno rocoso, casi de serranía,
el timbre embravecido y firme, conmovido, escondido
en ese cielo de tu boca, en ese
velo del paladar, tan oloroso como
el laurel, cerca del mar Cantábrico, desde donde
te oigo y amo.

VOIX SANS PERTE

I

Ce vent de mars
offre liberté et bonne fortune.
Comme ta voix, presque lumière, amande
habitée de mystère et de luxure,
aux inflexions rusées, tendre et sèche, battement
si nu qu'il fait briller la joie,
avec son émail et ses angles,
ses surfaces bien lisses,
sans nulle ride, mais
qui me pénètre toujours,
parfois soumise et avisée,
tremblante aussi d'innocence, et en secret,
secret trouble ou transparent, je le sais;
Son obscurité, son vol
à ras de terre, comme celui du martinet,
ou s'élevant, comme celui de l'alouette,
son enrouement nocturne, et ce vent de mars
entre ta voix, la ville et le tumulte...

Son terrain rocailleux, presque montagneux,
ce timbre ferme et furieux, ému, dissimulé
dans le ciel de ta bouche, dans le
voile de ton palais, aussi odorant que
le laurier, près de la mer cantabrique, d'où
je t'entends et d'où je t'aime.

II

He oído y he creído en muchas voces
aunque no en las palabras.
He creído en los labios
mas no en el beso.

En tu voz, más poblada que tu cuerpo,
en el camino hacia
la cadera de tu entonación,
hacia lo que me acoge y me calienta,
hacia tu aliento, tu aire, tu amor puro
entre el pulmón y la laringe: siempre
con la luz dentro, aunque ahora oiga mentiras,
con el amanecer de la palabra
en el cielo mohoso y estrellado de la boca.

Que mientan ellas, las palabras tuyas.
Yo quiero su sonido: ahí, en él, tengo
la verdad de tu vida, como el viento,
ya sereno, de marzo. Óyelo. Habla.

II

J'ai entendu et j'ai cru en bien des voix
mais non en leurs paroles.
J'ai cru en bien des lèvres
mais non en leur baiser.

En ta voix, plus boisée que ton corps,
en des chemins vers
la hanche de ton intonation,
vers ce qui m'accueille et me réchauffe,
vers ton souffle, ton air, ton amour pur
entre le poumon et le larynx : toujours
habité de lumière, malgré les mensonges que j'entends,
habité par l'aube de la parole
dans le ciel constellé et moisi de ta bouche.

Pour tes paroles, le mensonge.
Je n'en veux que le son : là, en lui, je détiens
la vérité de ta vie, semblable au vent,
pacifié, de mars. Ecoute-le, il parle.

ELEGÍA DESDE SIMANCAS

(Hacia la Historia)

I

Ya bien mediado abril, cuando la luz no acaba
nunca,
y menos aún de noche,
noche tan de alba que nos resucita,
y nos camina
desde esta piedra bien pulimentada,
respiramos la historia, aquí, en Simancas.
Y se va iluminando
la curva de los muebles,
las fibras del papel ardiendo en la peña madre,
el ábside de los pergaminos,
la bóveda de las letras. Y los nombres cantando
con dolor, con mentira, con perjurio,
con sus resabios de codicia y de
pestilencia y amor. Y se va alzando
el cristal, donde un nuevo recocado
limpia sus poros y moldea a fondo
su transparencia, junto a las encinas
en alabanza con su sombra abierta.

La corteza del pan, que ahora está en manos
de la mañana,
y la miga que suena
a campana nos aclaran, serenan,
aún ocultando la mirada ocre
de la envidia,
el hombro de la soberbia, los labios secos de la injusticia,
la cal de sosa, el polvo del deseo,
con un silencio que estremece y dura
entre las vértebras de la historia, en la hoja
caduca y traspasada en cada vena

ÉLÉGIE DE SIMANCAS

(Vers l'Histoire)

I

A la fin avril, quand la lumière ne finit
jamais,
moins encore la nuit,
nuit d'aube si intense qu'elle nous ressuscite,
et nous chemine
depuis cette pierre bien polie,
nous respirons ici l'histoire, à Simancas.
Et s'illumine peu à peu
la courbe des meubles,
les fibres du papier qui brûle dans la roche mère,
l'abside des parchemins,
la voûte des lettres. Et les noms qui chantent,
douleur, mensonge, parjure,
relents de convoitise, de peste
et d'amour. Et le cristal
s'élève, où la cuisson nouvelle
nettoie ses pores et remodèle
sa transparence, près de l'yeuse
en liesse qui déploie son ombre.

La croûte du pain, dans les mains
du matin,
et la mie au son de cloche
nous éclairent et nous apaisent,
dissimulant encore le regard ocre
de l'envie,
l'épaule de l'orgueil, les lèvres sèches de l'injustice,
la chaux de soude, la poussière du désir,
dans un silence qui fait peur et qui dure,
dans les vertèbres de l'histoire, sur la feuille
caduque et transpercée en chaque veine

por la luz que acompaña
y ciega, y purifica el tiempo
sobre estos campos, en su ciencia íntima,
bajo este cielo que es sabiduría.

II

Nunca de retirada, y menos aún de noche,
alta de sienes,
tan sencilla, amasada
en la cornisa de la media luz,
entre las rejas del conocimiento,
en la palpitación del alma,
llega la amanecida.
Y el resplandor se abre
dando vuelo a la sombra.

Como lince de caza en la ladera,
al acecho, mirando casi con su hocico,
como el milano real o la corneja
cenicienta, en el tiempo
de invernada, así vienen ahora
la rapacidad, el beso,
la imagen de los siglos,
la de mi misma vida.

Hay nidos
de palomas y halcones
ahí, en las torres, mientras canta el gallo
en el altar, y pica
la camisa ofrecida y humilde y en volandas
en la orilla derecha del Pisuerga.
¿No ha sucedido nada o todo ha sucedido?
Aire que nos acunas
y que nunca nos dejas
marchitar porque arropas
de mil maneras,

par la lumière qui accompagne,
aveugle et purifie le temps
sur cette terre, dans sa science intime,
sous un ciel qui est sagesse.

II

Jamais en retraite, moins encore la nuit,
les tempes hautes,
si simple, moulée
sur la corniche de la demi-lumière,
entre les grilles de la connaissance,
dans la palpitation de l'âme,
arrive l'aube.
Et la splendeur paraît,
qui fait s'envoler l'ombre.

Comme le lynx chasseur sur le versant,
à l'affût, son museau pour regard,
comme le milan royal ou la corneille
cendrée, pendant
l'hiver, affluent maintenant
la rapacité, le baiser,
l'image des siècles,
celle de ma vie.

Il y a là des nids
de colombes, et des faucons
sur les tours, tandis que le coq chante
sur l'autel, et qu'il pique
la chemise offerte, humble et suspendue
sur la rive droite de la Pisuerga.
Que s'est-il passé, rien ou tout ?
Air qui nous berces
et jamais ne nous laisses
nous flétrir car tu nous entoures
de mille façons,

tan seguro y audaz, desde los coros
del pulmón,
hasta la comisura de los labios,
ven tú. Eres todo.

III

La historia no es siquiera
un suspiro,
ni una lágrima pura o carcomida
o engañosa: quizá una carcajada.
Pero aquí está el sudor
y el llanto, aquí, al abrigo
de la luna y el cuero repujado,
en la seda, el esparto,
en la humildad del sebo,
en la armonía de la harina,
en la saliva en flor, lamida y escupida
y pidiendo
pulpa de dátil o un amor cobarde
en las ciudades esperando el tráfico.
Estoy entre las calles
vivas de las palabras: muchas se ven escritas,
finas como el coral,
en manuscritos; otras
batiendo alas en tantas paredes,
dichas a pleno labio,
mientras tú estás enfrente, cielo mío,
y no me das reposo. Calla, calla.
Aquí ya no hay historia ni siquiera leyenda;
sólo tiempo hecho canto
y luz que abre los brazos recién crucificada
bajo este cielo siempre en mediodía.

(de *El vuelo de la celebración*, 1976)

si sûr, si audacieux, des chœurs
du poumon
à la commissure des lèvres,
viens. Tu es tout.

III

L'histoire n'est pas même
un soupir,
ni une larme pure, trompeuse
ou rongée : peut-être un éclat de rire.
Mais là règnent la sueur
et les pleurs, à l'abri
de la laine et du cuir repoussé,
dans la soie et le sparte,
dans l'humilité du suif,
dans l'harmonie de la farine,
dans la salive en fleur, léchée et crachée,
qui réclame de la pulpe de datte, ou un amour lâche
dans les villes, qui voudrait traverser.
J'avance dans les rues
vivantes des mots : beaucoup sont écrits,
fins comme le corail,
couleur rouge foncé,
sur des manuscrits ; d'autres
battent des ailes sur tant de murs,
prononcés à pleines lèvres,
tandis que tu es face à moi, mon ciel,
et ne me laisses de repos. Fais silence.
Il n'y a là plus d'histoire, pas même de légende ;
rien que le temps devenu chant
et la lumière qui ouvre ses bras, nouvellement crucifiée,
sous ce ciel toujours à midi.

(de *Le vol de la célébration*, 1976)

Casi una leyenda

SECRETA

Tú no sabías que la muerte es bella
y que se hizo en su cuerpo. No sabías
que la familia, calles generosas,
eran mentira.

Pero no aquella lluvia de la infancia,
y no el sabor de la desilusión,
la sábana sin sombra y la caricia
desconocida.

Que la luz nunca olvida y no perdona,
más peligrosa en tu claridad
tan inocente que lo dice todo:
revelación.

Y ya no puedo ni vivir tu vida,
y ya no puedo ni vivir mi vida
con las manos abiertas esta tarde
maldita y clara.

Ahora se salva lo que se ha perdido
con sacrificio del amor, incesto
del cielo, y con dolor, remordimiento,
gracia serena.

¿Y si la primavera es verdadera?
Ya no sé qué decir. Me voy alegre.
Tú no sabías que la muerte es bella,
triste doncella.

(de *Casi una leyenda*, 1991)

Presque une légende

SECRÈTE

Tu ne savais pas que la mort est belle,
logée dans ton corps. Tu ne savais pas
que la famille, rues généreuses,
sont un mensonge.

Mais non pas la pluie de l'enfance,
non pas le goût du désarroi,
le drap sans ombre et la caresse
inconnue.

Que la lumière sans nul pardon n'oublie jamais,
plus dangereuse que ta clarté
si innocente qu'elle dit tout :
révélation.

Je ne peux plus vivre ta vie,
je ne peux plus vivre ma vie,
les mains ouvertes en ce soir-ci
clair et maudit.

Je sauve ici tout ce que j'ai perdu
au prix de l'amour, incestes
du ciel, de la douleur, remords,
grâce sereine.

Et si le printemps était vrai ?
Je ne sais que dire et m'en vais heureux.
Tu ne savais pas que la mort est belle,
triste jeune fille.

(de *Presque une légende*, 1991)

ÍNDICE / SOMMAIRE

Don de la ebriedad / Don de l'ébriété

Libro I / Livre I

I. "Siempre la claridad viene del cielo" / "La clarté toujours vient du ciel".

IX. "Como si nunca hubiera sido mía" / "Comme si jamais elle n'avait été mienne".

Libro III / Livre III

VII. "Qué diferencia de emoción existe" / "Quel différence d'émotion".

VIII. "Cómo veo los árboles ahora" / "Comme je vois les arbres maintenant".

El vuelo de la celebración / Le vol de la célébration

Ciruelo silvestre / Prunier sauvage

Ballet del papel / Ballet du papier

Música callada / Musique silencieuse

Voz sin pérdida / Voix sans perte

Elegía desde Simancas / Élégie de Simancas

Casi una leyenda / Presque une légende

Secreta / Secrète

Bibliographie de Claudio Rodríguez:

Don de la ebriedad, Madrid, Adonais, 1953.

Conjureros, Santander, Cantalapiedra, 1958.

Alianza y condena, Madrid, Revista de Occidente, 1965.

El vuelo de la celebración, Madrid, Visor, 1976.

Desde mis poemas, Madrid, Cátedra, 1983.

Casi una leyenda, Barcelone, Tusquets, coll. "Nuevos textos sagrados", 1991.

Poesía completa (1953-1991), Barcelone, Tusquets, 2001.

Alto jornal, anthologie de Vicente Gallego, Séville, Renacimiento, 2005.

Aventura, éd. fac-similé de Luis García Jambrina [d'après le manuscrit des onze poèmes qui devaient composer le dernier livre de Claudio Rodríguez], Salamanque, Tropismo, 2005.

Claudio Rodríguez lisant ses poèmes:

Antología personal, éd. de l'auteur, Madrid, Visor, 2000 (avec un disque compact).

La voz de Claudio Rodríguez. Poesía en la Residencia, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2003 (avec un disque compact).

Orientation bibliographique autour de et sur l'œuvre de Claudio Rodríguez:

Dossier "Poetas del 50. Una revisión", *El Urogallo*, juin 1990, p. 26-73.

BOUSOÑO, CARLOS, "Situación y características de la poesía de Francisco Brines", dans Francisco Brines, *Poesía 1960-1971 Ensayo de una despedida*, Barcelone, Plaza y Janés, 1974, p. 11-94 [prologue très éclairant sur la poésie espagnole de l'après-guerre et des années suivantes].

CAÑAS, DIONISIO, *Poesía y percepción (Francisco Brines, Claudio Rodríguez y José Ángel Valente)*, Madrid, Hiperión, 1984.

GARCÍA BERRIO, ANTONIO, *Forma interior: La creación poética de Claudio Rodríguez*, Málaga, Aire Nuestro, 1998.

GARCÍA JAMBRINA, LUIS M., *De la ebriedad a la leyenda (Trayectoria poética de Claudio Rodríguez)*, Salamanque, Université de Salamanque, 1999.

YUBERO, FERNANDO, *La poesía de Claudio Rodríguez (La construcción del sentido imaginario)*, III Premio Internacional "Gerardo Diego" de Investigación Literaria 2003, Valence, Pre-Textos, 2003.



Claudio Rodríguez, en una de sus estancias en Zarautz en el año 1992.
